

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DELAMBRE,

*Secrétaire perpétuel de la première Classe de
l'Institut de France, aux obsèques de Joseph-
Jérôme de Lalande, le lundi 6 Avril 1807.*



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DELAMBRE,

Secrétaire perpétuel de la première Classe de l'Institut de France , aux obsèques de Joseph-Jérôme de Lalande , le lundi 6 Avril 1807.

LES obsèques de M. de Lalande ont été célébrées lundi dernier , à l'église paroissiale de Saint-Benoist , avec beaucoup de solennité : une députation de l'Institut , et un nombreux concours de parens , d'amis , de savans et de gens de lettres distingués accompagnaient le convoi.

Arrivés au lieu de la sépulture , M. Delambre , secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut pour la partie mathématique , a prononcé le discours suivant sur la tombe de son honorable collègue :

« Une perte qui sera souvent sentie , que nous avons lieu de craindre depuis long-tems et qui nous afflige autant que le malheur le plus imprévu , nous rassemble ici pour rendre les derniers devoirs au doyen des astronomes , au doyen de l'Académie des sciences et de l'Institut , au doyen des professeurs du Collège de France. Cette réunion de qualités semble annoncer un vieillard plus qu'octogénaire , et cependant M. de Lalande n'avait pas 75 ans accomplis. Entré dans la carrière des sciences à l'âge où , d'ordinaire , on fait ses premiers pas dans le monde , déjà célèbre à une époque où si peu d'hommes ont songé seulement à chercher les moyens de se distinguer , il a dû sur-tout en ces derniers tems rencontrer dans la société bien peu de personnes qui se souvinssent de son début ; delà cette opinion universellement répandue qui exagérait sa vieillesse et qui paraissait confirmée par une constitution faible et minée par le travail.

„Joseph-Jérôme-Lefrançois de Lalande , membre de la Légion d'honneur , de l'Institut et du Bureau des longitudes , et professeur d'astronomie au Collège de France , était né à Bourg , département de l'Ain , le 11 juillet 1732 , de parens respectables , dont il n'a pu , dans aucun tems , prononcer le nom sans un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes. Son pere , Pierre Lefrançois , qui jouissait d'une fortune honnête , l'avait destiné au barreau. Il vint à Paris pour se donner à l'étude de la jurisprudence , et s'y livrait avec ardeur quand la vue de l'Observatoire fit naître en lui un goût qui dérangerait les projets de ses parens et devint la passion dominante de toute sa vie. Il fut accueilli par Lemonnier , l'un de nos plus célèbres astronomes , avec cette bonté que les savans accordent toujours aux jeunes gens dans lesquels ils voient des collaborateurs et jamais des rivaux ; doué de la facilité la plus grande , il profita des leçons d'un si habile maître , qui , de son côté , conçut une affection vraiment paternelle pour un jeune homme qui donnait tant d'espérances. Une occasion unique se présenta presque aussitôt , et son maître la saisit pour produire avantageusement l'élève qu'il avait pour ainsi dire adopté.

„Notre grand astronome , Lacaille , se disposait à partir pour le Cap-de-Bonne-Espérance. Le principal objet de ce voyage était de déterminer la parallaxe de la lune et sa distance à la Terre. Dans ce projet , il avait besoin d'être secondé par un observateur placé sous le même méridien et à la distance la plus grande qu'on pût choisir sur le globe. Berlin parut la station la plus convenable , l'Académie sentit la nécessité d'y faire passer un astronome. Pour faire agréer ce projet , Lemonnier annonça qu'il se chargerait de la mission , et au moment du départ il eut le crédit de se faire remplacer par l'élève qu'il avait formé.

„Frédéric , à qui Maupertuis avait parlé de la délicatesse et de la difficulté de l'entreprise , ne

put s'empêcher de témoigner quelque surprise au jeune commissaire qu'on lui présenta. Au reste , ajouta-t-il aussitôt , l'Académie des sciences vous a nommé , vous justifierez son choix. Dès-lors la jeunesse de l'astronome fut une recommandation de plus ; il se vit admis à la cour , reçu de l'Académie et lié avec tout ce que Berlin possédait de personnes distinguées. Il avait alors dix-neuf ans.

« Le compte qu'il rendit de sa mission à son retour , lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. De ce moment , et jusqu'à la suppression de cette compagnie , il ne parut d'elle aucun volume où l'on ne trouvât de lui plusieurs mémoires importants , dont l'énumération serait aussi longue qu'inutile. La part active qu'il prenait aux travaux de l'Académie ne se bornait pas aux seules matières astronomiques ; nous avons de lui la description de sept arts aussi différens entre eux , qu'éloignés des objets de ses méditations habituelles. Nous lui devons l'édition française des Tables de Halley , l'Histoire de la comète de 1759 ; il fournit à Clairault des calculs immenses , dont il avait besoin pour établir la théorie de cette comète fameuse. Chargé de la Connaissance des tems en 1760 , il changea entièrement la rédaction de cet ouvrage utile , et lui donna la forme que nous suivons encore actuellement. Il composa dix-sept volumes pour cette collection , et laissa son exemple à ses successeurs.

« Tant de calculs ne l'empêchèrent pas de faire paraître en 1764 la première édition de son grand Traité d'astronomie , ouvrage célèbre et classique , qui a pu mériter quelques critiques de détail , mais répertoire complet de tout ce que l'on savait alors , et de beaucoup de méthodes ou tout-à-fait nouvelles ou peu répandues. Cet ouvrage est son premier titre de gloire ; il le perfectionna dans deux éditions postérieures ; la première enrichie de nouvelles Tables pour toutes les planètes , et qui laissaient loin derrière elles les Tables de Halley et de Cassini. Il fut le premier à calculer les perturbations de Mars et de

Vénus ; il expliqua dans la Théorie des satellites , alors fort peu avancée , un mouvement que Bailli réclama comme une invention qui lui appartenait. Les deux concurrens se bornèrent à exposer leurs titres ; ce procès littéraire ne causa du moins aucun scandale , et le résultat le plus probable fut que les deux célèbres astronomes avaient été , chacun de leur côté , conduits à la même découverte , désagrément assez ordinaire dans toutes les recherches qui se fondent sur le calcul.

» Il fit tous les articles d'astronomie de l'Encyclopédie d'Yverdun , tous ceux des supplémens de l'Encyclopédie de Paris , et refondit le tout pour l'Encyclopédie méthodique , dans laquelle , aux articles que d'Alembert avait puisés dans les Institutions de Lemonnier , il substitua des articles plus complets , plus modernes dont il trouvait tous les matériaux dans son grand Traité , dans cet ouvrage d'après lequel se sont formés tous les astronomes qui se sont fait un nom depuis 40 ans.

» A ces leçons écrites il joignit pendant 46 ans l'instruction orale. Dès 1761 il avait remplacé son premier maître Delisle dans la chaire d'astronomie du Collège de France , et sut donner un éclat tout nouveau à cette partie curieuse de l'instruction publique , dans une école fameuse qui réunissait les professeurs les plus célèbres en tout genre , qui eut et mérita le singulier privilège de traverser la révolution et d'échapper à la destruction universelle.

» De toutes les fonctions qu'il a exercées avec un zèle si constant , il n'en est aucune peut-être qu'il ait remplie avec autant d'amour. Parmi les auditeurs que la curiosité ou le désœuvrement lui attirait , il s'attachait à distinguer les élèves qui méritaient plus particulièrement ses soins ; accueillant , encourageant , soutenant et produisant tous ceux qui pouvaient devenir utiles. C'est ainsi que son école devint une espèce de séminaire d'où sortit une foule de disciples qui peuplèrent les Observatoires et introduisirent sur les vaisseaux l'usage des instrumens et des méthodes astrono-

miques. Là se formèrent aussi plusieurs membres de l'Académie, entre lesquels nous ne citerons que Dagelet et Méchain.

» Mais un trait particulier qui le distingue, c'est que de tant d'élèves reconnaissans et dévoués qui lui offraient leurs services pour le soulager, soit dans des calculs immenses auxquels il ne pouvait suffire, soit dans la révision de ses écrits, jamais il n'a rien accepté sans nommer les véritables auteurs ; et que, non content de ce témoignage durable de sa reconnaissance, il prenait encore tous les moyens de leur en donner des marques plus fugitives, mais qui pouvaient leur être personnellement d'une utilité plus prochaine et plus réelle ; de-là tous ces articles qu'il répandait avec profusion dans les journaux : le grand nombre des lecteurs n'y voyait qu'une envie démesurée de fixer sur lui-même les regards du public ; et le motif noble et secret était de produire des noms nouveaux ou peu connus, d'exciter ou d'entretenir l'émulation, et de faire percer plus aisément le mérite ignoré. Plusieurs de ces articles ont été dans le tems, écrits pour moi dans cette intention. Je devais cette révélation à la mémoire de celui que je me fais honneur d'avoir eu pour maître, et je m'applaudis de ce que les effets de sa bienveillance ont eu pour moi des suites assez heureuses, pour que la justice que je suis à portée de lui rendre, en cette occasion douloureuse et solennelle, ait un caractère de vérité et d'authenticité que je n'aurais pu lui donner en aucune autre circonstance.

» Ce même motif de reconnaissance a dicté ces notices nécrologiques qui suivaient immédiatement toutes nos pertes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences. Malgré l'état de faiblesse alarmante où il languissait dès-lors, il retrouva des forces pour se traîner à la tombe de M. Coulomb, et rendre un dernier hommage à la mémoire du confrère que nous pleurons. Hier même, à l'instant où nous venions de le perdre, une veuve arrivait avec les notes qu'il lui avait demandées



Il y a cinq jours , pour l'éloge historique de son mari , naturaliste connu par la multitude de ses productions , avec lequel M. de Lalande n'avait aucune liaison , mais qui autrefois avait décoré de son nom une plante nouvelle ou une espèce inconnue.

» Dans le nombre des ouvrages qui attestent sa fécondité , nous n'avons pas encore cité le Voyage d'Italie , qu'il fit comme en courant , et qui est le recueil le plus curieux et le plus complet que les voyageurs puissent consulter ; ni ce Traité des canaux , dont le projet fut conçu et la rédaction fort avancée dans une visite qu'il fit au canal des deux mers , qu'il parcourut exprès dans toute son étendue ; ni enfin de cette Bibliographie astronomique , catalogue immense de tous les ouvrages qui ont paru sur cette science et qu'il avait pu se procurer , ou dont il avait au moins les titres , si les livres avaient échappé à ses recherches.

» Ce qui prouve encore plus cette activité et cette facilité pour le travail , c'est que pendant tout le cours de sa vie il eut pour règle invariable de ne passer aucune soirée chez lui , et qu'il fit constamment deux parts de son tems , l'une pour ses devoirs et l'autre pour le plaisir ; c'est qu'il trouvait encore des momens pour suffire à la correspondance la plus active avec tous les savans de l'Europe. Associé à toutes les académies connues , il n'était sûrement dans aucune le membre le moins utile ; il était en quelque sorte le lien commun qui les unissait toutes , et faisait circuler de l'une à l'autre ce que chacune avait produit. Il employait , pour le bien des sciences et des savans , le crédit que lui donnait une réputation universelle. C'est à son zèle et à ses soins empressés que nous devons les observatoires de l'Ecole militaire et du Collège de France. Il révélait aux souverains le mérite des sujets qui , illustrant leurs Etats au dehors , étaient ignorés ou négligés chez eux ; il recommandait au vainqueur de l'Italie l'astronome de Vérone Cagnoli , dont

l'observatoire avait été détruit par le siège ; il lui faisait obtenir un dédommagement honorable , et désignait au héros de la France les astronomes distingués qui dirigeaient l'observatoire de Milan.

» Ce zèle ardent qui le dévorait , cette activité prodigieuse supposent une vivacité de caractère qui pouvait avoir aussi quelques inconvéniens pour lui-même et pour les autres. Il y joignait un amour pour la vérité qui dégénérait quelquefois en une espèce de fanatisme. Tout ménagement lui paraissait indigne d'un homme franc et loyal. Il produisait donc sans aucune espèce de retenue ce qu'il croyait juste ou vrai , toutes ses pensées et tous ses sentimens. On conçoit que dans une aussi longue carrière , et voulant exercer par fois cet ascendant qu'il croyait appartenir à ses longs services , il a dû choquer plus d'un amour-propre ; et ce tort réel il le sentait lui-même et faisait des efforts pour le réparer. Quelque forte prévention qu'il ait pu concevoir contre un savant à son entrée dans la carrière , dès qu'il s'était fait mieux connaître et avait pris son rang , M. de Lalande lui portait franchement l'hommage de son admiration et de son dévouement. Tous les torts qu'il lui supposait , étaient effacés dès qu'il avait rendu à la science quelque service éminent. Etre astronome était à ses yeux le premier titre à son affection. Célibataire et n'ayant aucune postérité qui pût marcher sur ses traces dans la carrière qui l'avait illustré , il attira près de lui deux parens , dont l'un , qui donnait de grandes espérances , lui fut enlevé et périt à la Vendée ; l'autre est devenu l'un de nos plus exacts et plus infatigables observateurs , et il a eu la satisfaction de le voir siéger avec lui à l'Institut et au bureau des longitudes. Il élevait pareillement pour l'astronomie les enfans de ce neveu ; tout ce qui l'entourait devait observer et calculer sous peine d'être déchu de son amitié et de ses bonnes grâces. Utile à l'astronomie par ses écrits , par son exemple , par ses élèves , par son crédit et sa correspondance , il desira l'être encore après sa mort par



une médaille qu'il a fondée et que l'Institut décerne chaque année à l'auteur du meilleur mémoire ou de l'observation la plus curieuse.

» Tant de travaux et de succès semblaient faits pour lui assurer un bonheur inaltérable, et longtemps en effet il jouit de la réputation la plus brillante. Avec un peu plus de circonspection, il eût joui sans trouble et jusqu'au dernier instant de cette considération si flatteuse. Mais sa franchise imprudente, cette intrépidité avec laquelle il avait toujours manifesté ses opinions dans les tems même les plus orageux, la sévérité quelquefois un peu brusque avec laquelle il repoussait des systèmes formés par l'ignorance et qui n'auraient dû exciter que sa pitié, l'habitude à laquelle il se livra d'émettre continuellement son opinion, même dans des matières où il était libre de taire son avis ou même de n'en point avoir, animerent contre lui une foule de mécontents et de détracteurs qui en vinrent jusqu'à lui contester son mérite réel. On oublia ses longs et durables services pour ne songer qu'à des torts passagers ou de nulle importance. Dans quelques discussions où il n'avait de tort que par la forme, on voulut l'accabler d'outrages qu'heureusement il eut la sagesse de mépriser, s'il n'eut pas celle de les prévenir. Son caractère était un composé de qualités grandes et recommandables et de petites singularités, que je ne prétends ni justifier ni dissimuler. Lié avec lui par une amitié de plus de vingt ans, confident de toutes ses pensées, j'ai eu sans doute plus d'une occasion de lui adresser la vérité, qu'il aimait, et qu'il écoutait patiemment lors même qu'elle faisait sa condamnation. Je puis la lui dire une dernière fois quand il me m'entend plus, et je l'ose parce que le poids de ses mérites est bien fort en comparaison des petits reproches qu'il a pu s'attirer. Le tems de la justice est enfin venu. La postérité commence pour lui; il ne pourra plus nuire lui-même à sa réputation, elle est à l'abri des attaques de ses

malveillans qui sans doute respecteront sa cendre. Je le déclare donc au nom du corps dont j'ai l'honneur d'être en ce moment l'organe , et sans la moindre crainte de me voir démenti par aucun de ses membres : le confrere que nous avons perdu nous causera de longs regrets. Il a rendu à la science des services inappréciables ; il lui sera utile même après sa mort ; à l'érudition la plus vaste il joignait une mémoire heureuse et sûre , une conception vive et prompte ; il fut un homme d'un mérite réel et très-distingué. Il sera très-difficile à remplacer , et peut-être à quelques égards ne sera-t-il jamais remplacé.

„ Il est mort à Paris , le 4 avril 1807 , d'une phtisie pulmonaire , à l'âge de 74 ans 9 mois moins quelques jours. „

Après ce discours , qui avait été entendu avec une attention profonde et beaucoup de recueillement , M. Dupont (de Nemours) , membre de la troisième classe , s'est avancé , et a prononcé ce peu de mots , qui ont aussi été entendus avec un intérêt touchant :

„ Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à l'éloquent et savant discours de M. le secrétaire.

„ J'ai à raconter une bonne action de notre collègue de Lalande , dont j'ai été l'occasion et l'objet.

„ Après la journée du 10 août 1792 , j'ai eu besoin d'un asyle.

„ M. Harmand , aujourd'hui directeur des pensions à la trésorerie , alors un des élèves les plus distingués de M. de Lalande , me le donna dans l'observatoire des Quatre-Nations , dont M. de Lalande lui confiait les clefs et les travaux. Il y pourvoyait à mes besoins.

„ Une réquisition fut lancée sur les jeunes gens de l'âge de M. Harmand , et , quoique marié , il eut à craindre d'être forcé de partir.

„ Il fut trouver M. de Lalande , lui confia ma

position ; lui dit : « s'il sort de l'observatoire , il » sera massacré ; s'il y reste , il est exposé à » mourir de faim » : — *courez* , lui répondit M. de Lalande , *le garantir de toute inquiétude ; je lui porterai régulièrement à manger*. Il ne pouvait , non plus que M. Harmand , le faire qu'au péril de sa propre vie.

» Ma juste reconnaissance en remercie sa mémoire..

» Je prie DIEU de le bénir ! J'espère qu'il sera et qu'il est déjà béni.

» Il était plus religieux qu'il ne croyait l'être , puisqu'il s'est montré constamment homme de bien , rempli d'honneur , de probité , de courage , d'activité pour toutes les choses utiles , d'amour et de zèle pour le genre humain.

» Imiter le GRAND BIENFAITEUR , c'est rendre le plus digne hommage à la bonté infinie , à la raison suprême qui gouverne l'Univers. »

[EXTRAIT DU N^o. 102 DU MONITEUR , AN 1807.]

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. DE LALANDE,

*Prononcé dans la séance publique de la classe
des Sciences mathématiques et physiques de
l'Institut, le 4 janvier 1808, par M. DE-
LAMBRE, Secrétaire perpétuel.*

AU seul nom de M. de Lalande on est sûr d'exciter un grand intérêt. Ce nom rappelle aussitôt cinquante ans de travaux heureux ; cette prodigieuse activité qui lui faisait embrasser toutes les parties de l'astronomie , appelait l'attention des observateurs sur tous les phénomènes qui pouvaient nous apporter de nouvelles lumières , éveillait celle des géomètres sur les questions que l'analyse seule peut résoudre ; on se représente l'académicien fécond et zélé , le professeur célèbre , qui non content de répandre l'instruction par ses leçons et ses écrits , cherchait partout des prosélytes , provoquait les établissemens utiles , et profitait de sa grande renommée pour se constituer l'agent général des sciences et particulièrement de celle à laquelle il s'était consacré.

A ces traits honorables la malignité voudrait peut-être ajouter des souvenirs moins glorieux , des imprudences échappées à une franchise excessive , quelques prétentions exagérées et des annonces trop peu importantes qui ont amusé sa vieillesse , sans rien diminuer des titres réels qu'il s'était acquis à l'estime publique.

Si M. de Lalande eut quelques faiblesses , nous ne les avons pas dissimulées , même sur sa tombe ; à une époque où tous les souvenirs étaient encore si récents , il convenait peut-être à son élève de réduire à leur juste valeur les reproches qu'il avait pu mériter. Mais lorsqu'a-

A

près neuf mois révolus aujourd'hui même , nous sommes chargés de rendre à sa mémoire un dernier hommage au nom du corps dont il était un membre distingué , nous nous garderons bien de donner une existence nouvelle à des torts dont il ne reste aucune trace , et qui ont disparu pour toujours avec les feuilles qui les ont vu naître , ou qui les ont indiscrettement divulgués , pour les lui faire expier ; nous n'examinerons que ce qui a dû échapper à l'oubli , que les écrits qu'il a soumis au jugement de ses confreres. Dans une assemblée académique , nous ne devons parler que de l'astronome et montrer M. de Lalande comme il sera vu par la postérité.

Joseph Jérôme le Français , si connu sous le nom de Lalande , membre de la Légion d'honneur , de l'Académie des sciences , de l'Institut , du Bureau des longitudes , professeur d'astronomie au Collège de France , associé de toutes les académies savantes , était né à Bourg , département de l'Ain , le 11 juillet 1732 , de Pierre le Français et de Marie Monchinot qui , jouissans d'une fortune honnête et n'ayant que ce fils , l'éleverent avec trop d'indulgence : ils ne réprimerent pas autant qu'ils auraient pu , un caractère vif et impatient que , malgré tous ses efforts , il ne parvint jamais à maîtriser comme il aurait voulu.

On fait remonter aux jours de son enfance ce goût pour l'astronomie qui en tout tems a fait un des traits distinctifs de son caractère , et le moyen principal qu'il employait à satisfaire un ardent desir de renommée qui était aussi l'une de ses premières passions. Dès l'âge de six ans , il était curieux de connaître la cause qui tient les étoiles attachées à la voûte du ciel. Ce trait d'un esprit réfléchi n'était encore qu'un indice équivoque de ses dispositions futures , et nous lisons dans ses Mémoires , que dans ce tems même il annonçait plutôt un goût assez vif pour les

récits romanesques qu'il composait avec le peu de matériaux que sa jeune imagination avait pu rassembler.

Nourri par des parens pieux , et principalement par sa mere , dans les pratiques les plus minutieuses de la dévotion , ne voyant gueres que des Jésuites qui ne l'entretenaient que de choses saintes , son activité l'entraînait , à l'âge de dix ans , à travailler sur ce fond ; et il composait des sermons qu'il débitait en chaire , en habit de Jésuite , devant une société choisie , qui sollicitait comme une faveur le plaisir d'entendre un orateur si précoce. Mais quoique déjà fort avide de louanges , à mesure que ses idées se mûrissaient , il se détachait de cette occupation et des applaudissemens qu'elle lui attirait.

La comète de 1744 fixa ses regards , quoiqu'il n'eût alors que douze ans. Dès que la nuit arrivait , il se déroba à la maison paternelle pour aller au dehors contempler un phénomène si extraordinaire.

Envoyé aux Jésuites de Lyon , il conçut un goût fort vif pour la poésie et l'éloquence , et sur-tout pour son professeur le P. Tholomas. Il parut alors se destiner à la littérature et au barreau.

Le cours de philosophie vint amortir un peu ce goût pour les belles-lettres ; une éclipse de soleil observée pendant son séjour au collège de Lyon , fit triompher les mathématiques , et pour se livrer avec moins de distractions à cette nouvelle étude , il voulut prendre l'habit de Jésuite ; mais ses parens , qui , d'après les dispositions de leur fils , avaient conçu , malgré leur dévotion , des espérances plus ambitieuses et plus mondaines , s'opposèrent à cette fantaisie et lui parlerent d'une charge de magistrature. Il parut céder à leur vœu , et sous ce prétexte il obtint de venir à Paris pour y faire son droit. Une visite à l'Observatoire décida sa vocation ; il voulut suivre le cours

d'astronomie du Collège de France. Delisle, qui en était alors le professeur, était revenu de Russie, vieux et presque oublié de ses confrères mêmes, et sur-tout du public ; il n'avait alors aucun auditeur. La circonstance était heureuse. Le professeur proportionna ses leçons à la marche rapide des progrès de son élève : il l'attirait chez lui pour le former aux calculs et aux observations. M. de Lalande s'attacha à la personne et même à la manière de son maître, au point de n'avoir jamais adopté depuis, certaines abréviations de calculs, par la seule raison que Delisle ne s'en servait pas.

Cet excès de reconnaissance ne l'empêcha pas de suivre le cours de physique mathématique que Lemonnier ouvrait vers le même tems au Collège de France. C'était encore un astronome, et même un astronome plus en crédit ; Lemonnier ne négligea rien pour s'attacher un jeune homme qui donnait tant d'espérance. Cette rivalité de deux professeurs tournait au profit de l'élève, qui s'instruisait à-la-fois dans les deux écoles.

Cependant l'étude du droit était achevée ; M. de Lalande, à 18 ans, avait reçu le titre d'avocat. Ses parens le rappelaient avec instance, et l'astronomie le perdait infailliblement, sans une circonstance qui s'offrit fort à propos, et que Lemonnier saisit avec empressement.

Lacaille venait de partir pour le Cap de Bonne-Espérance. Le principal objet de ce voyage était de déterminer la parallaxe de la Lune, et sa distance de la Terre. En partant, il avait distribué un avis aux astronomes, et les invitait à faire des observations correspondantes à celles qui le conduisaient au Cap.

Berlin qui est à-peu-près sous le même méridien à la distance de près de 85° , fournissait une des plus belles bases qu'on pût trouver sur la Terre pour mesurer un grand triangle dont le sommet était au centre de la Lune. Lemonnier

insista donc sur la nécessité d'envoyer un astronome à Berlin ; il offrait de prêter son quart de cercle , et parvint à faire partir M. de Lalande. Frédéric ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise au jeune astronome que Maupertuis lui présentait ; mais corrigeant ce premier mouvement par des expressions flatteuses , il donna ses ordres pour que les observations pussent avoir un plein succès :

M. de Lalande reçu presque aussitôt au nombre des académiciens de Berlin , admis à la cour et dans les premières sociétés , se vit entouré d'une considération bien rare et bien flatteuse pour son âge ; il avait à peine 19 ans. Il ne put cependant s'empêcher de montrer qu'il était bien jeune. Dans un bal de la cour , et n'ayant jamais su danser , il offrit sans façon la main à une princesse pour une contredanse qu'il fit manquer. La cour n'en fit que rire ; mais Maupertuis son Mentor lui fit sur les convenances un sermon fort grave , dont il ne s'est jamais piqué d'avoir tiré beaucoup de profit.

Là , pendant une année , il passa les belles nuits dans son observatoire , les matinées à étudier le calcul intégral , sous la direction d'Euler , et les soirées avec les beaux-esprits et les philosophes que Frédéric avait attirés à sa cour ; Voltaire , Maupertuis , d'Argens et La Métrie.

Leur philosophie plus que hardie dut sans doute au premier abord effaroucher l'esprit d'un jeune homme nourri par sa mère dans des maximes bien différentes. Il finit pourtant par la goûter , et changea de principes sans changer de conduite.

A son retour à Bourg , il plaida quelques causes pour complaire à son père ; et par déférence pour sa mère , il était son compagnon fidèle dans tous les actes de dévotion qui ne pouvaient plus avoir pour lui d'autre valeur , que l'occasion sans cesse renaissante de prouver son dévoue-

ment sans bornes à une mere tendre , à laquelle il sacrifiait tout sans hésiter , jusqu'au plaisir de se montrer dans les sociétés avec tous les avantages qu'il avait recueillis de son expédition. La manière dont il avait rempli sa mission astronomique lui ouvrit bientôt les portes de l'Académie des sciences. Son travail sur la parallaxe le liait avec Lacaille , et quoique formé successivement par deux maîtres habiles , il sentit facilement tout ce qu'il pouvait gagner encore dans les entretiens du troisième. Lemonnier à qui il avait de si grandes obligations , se croyant négligé , devint plus froid et plus sévère. Lalande en exposant ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la Terre dans le calcul des parallaxes , donnait une règle qui se trouvait en contradiction avec une formule d'Euler. Lemonnier en fit la remarque hautement , croyant bien sur la foi d'Euler que le jeune astronome n'avait pas assez mûrement examiné le problème. Lalande se défendit avec vivacité ; la dispute s'échauffant , l'Académie nomma des commissaires ; Lacaille était du nombre , et dans son rapport il ne ménagea peut-être pas assez l'auteur de l'objection : il en résulta plus que du refroidissement entre le maître et l'élève , qui fit envain toutes les soumissions propres à le remettre en grâce. Il est vrai que malgré tout son respect et son attachement filial pour le maître à qui il devait tout , il n'en était pas plus disposé à souscrire complaisamment à toutes ses idées. Quand il n'était pas du même avis , il ne se faisait aucun scrupule de l'attaquer avec cette vivacité imprudente qu'il mettait souvent dans la dispute. Cette même franchise lui faisait bientôt avouer des torts dans lesquels il retombait sans cesse , et jamais depuis il n'a su rentrer totalement en grâce ou s'y maintenir.

Nous aurions supprimé ces détails qui ne sont d'aucune utilité pour l'histoire de la science , si M. de Lalande n'en eût lui-même consigné

une partie dans un éloge de Lemonnier , imprimé dans sa bibliographie et prononcé dans une séance publique du collège de France en 1797-, c'est-à-dire du vivant même de M. Lemonnier auquel il disait comme un ancien philosophe à son maître Diogène : *Jamais vous ne trouverez de bâton assez fort pour m'éloigner de vous.* Ces expressions pourraient faire soupçonner de part et d'autre des torts plus graves ; tandis que dans le fait tout se borne d'un côté à des imprudences , un simple manque d'égards , et de l'autre à l'exercice du droit incontestable de ne point recevoir chez soi un jeune homme dont on croit avoir à se plaindre.

On attendait le retour de la fameuse comète de Halley. Clairaut en calculait les perturbations pour savoir plus exactement le tems de la réapparition. M. de Lalande lui fournit une immensité de calculs numériques dont il avait besoin pour ses formules. Dès que le succès eut couronné cette grande et nouvelle entreprise , M. de Lalande donna l'histoire de cette comète à la suite d'une traduction française des Tables planétaires et cométaires de Halley , qu'il publia en 1759 avec des augmentations intéressantes.

Ces travaux n'empêchaient pas M. de Lalande de mettre dans chacun des volumes de l'Académie plusieurs mémoires sur différens points importants d'astronomie. Il n'entre pas dans notre plan de donner une idée de tous ces mémoires dont le nombre est au moins de cent cinquante , et dont il a fondé la substance dans les diverses éditions de son astronomie. Nous indiquerons seulement les plus considérables , ceux qui sont des traités plus complets et auxquels on aura besoin de recourir toutes les fois que les mêmes questions viendront à se représenter.

Déjà l'on se préparait à l'observation des deux passages de Vénus qui devaient arriver en 1761 et 1769 pour ne revenir ensuite qu'après plus de



cent ans. M. de Lalande d'après une idée qui était originairement de son premier maître Delisle , mais qu'il avait bien perfectionnée , publia une carte où l'entrée de Vénus et sa sortie étaient marquées pour tous les lieux de la Terre , afin que l'on fût plus en état de voir quels pays seraient plus favorables à l'observation. Les soins qu'il s'était donnés pour assurer les conséquences d'un phénomène aussi rare , ces annonces qu'il mettait dans tous les journaux d'alors , étendirent sa réputation dans toute l'Europe , et plusieurs souverains le firent inviter à venir observer lui-même ces passages dans leurs Etats plus favorablement situés que Paris. Il éluda toutes les propositions de ce genre. Il lui était facile de se faire remplacer dans ces missions qui n'exigent que des connaissances médiocres avec l'habitude des observations. Il y voyait trop de tems à perdre , et rien ne l'aurait dédommagé des jouissances de tout genre qu'il trouvait continuellement au centre des arts , des sciences et des plaisirs.

Mais si ce refus de voyager l'empêcha de prendre à l'observation même une part assez intéressante , le tems qu'il eût perdu en route , lui servit à préparer tous les calculs. Sa vaste correspondance lui fit promptement connaître ce que les astronomes voyageurs avaient observé en différentes parties du globe ; et avec l'avance qu'il s'était procurée , et la célérité qu'il mettait dans toutes ses opérations , il eut le premier la satisfaction d'annoncer à l'Europe le résultat des efforts communs. Sa renommée s'en accrut encore. Le public qui voyait par-tout le nom de M. de Lalande , ne connut que lui , ou s'il soupçonnait l'existence de quelques autres astronomes , il ne les regardait que comme ces lieutenans pleins de bravoure qui ayant pris pour eux la plus grande part dans les fatigues et dans les dangers , laissent cependant la gloire presque entière au général habile qui les a dirigés. Cette faveur exagérée ne dura pas toujours , et dans les derniers tems elle avait un peu diminué

par l'usage trop fréquent des moyens mêmes qui l'avaient fait naître. Si d'un côté le public , sans le savoir , commettait une espece d'injustice en partageant trop inégalement l'honneur , auxquels tous avaient les mêmes droits , quelques savans aussi se montrerent un peu trop sévères en rabaissant au-dessous de sa véritable valeur , un mérite trop vanté. Quoiqu'il en soit , cette époque du passage de Vénus fut un des momens les plus brillans de la carrière astronomique de M. de Lalande. Ses dignes émules publièrent aussi les résultats de leurs recherches et de leurs calculs. Ils étaient tous d'accord autant qu'on peut l'être et le desirer sur un point aussi difficile et aussi délicat. La distance du Soleil à la Terre fut enfin connue.

Malgré ces grands travaux , qui paraissaient demander l'emploi de tout son tems , M. de Lalande trouvait , au moins tous les deux ans , quelques mois dont il disposait pour voir ses parens , auxquels il fut toujours tendrement attaché , pour respirer l'air natal et se trouver avec ses premiers amis. Dans ces temps de repos , il revenait à son ancien goût pour l'éloquence , ou bien il se permettait quelques excursions dans les sciences physiques. Ainsi , en 1755 , il parcourut la Bresse et le Bugey pour rapporter à Guettard les échantillons de toutes les substances qu'il y put observer. L'année précédente il avait traduit de l'anglais un mémoire sur le platine , et fait connaître en France un métal alors tout nouveau. En 1758 , il composa pour l'Académie de Marseille un discours qui fut couronné , et qui avait pour objet de prouver que *l'esprit de justice fait la gloire et la sûreté des Empires*.

A-peu-près dans le même tems , il avait prononcé à Lyon , dans une assemblée solennelle , un discours où il établissait la préférence que l'on doit à la monarchie sur toutes les autres formes de gouvernement. Si l'orateur n'eût pas été parfaitement libre dans le choix de son sujet , on aurait pu croire que les circonstances

avaient aussi déterminé la manière de le traiter. Mais il professa librement et sans risque une doctrine et des sentimens qui étaient véritablement les siens , puisqu'il osa depuis les manifester dans un tems où cette opinion eût perdu tout autre que lui. Il était à cette dernière époque en pleine possession de dire hautement tout ce qu'il pensait ; et comme il était connu pour s'occuper exclusivement des sciences , on le laissait tranquille , dans la persuasion que des opinions purement philosophiques , étaient absolument sans conséquence.

En 1760 , il publia l'Eløge du maréchal de Saxe , et trois ans après , un discours sur *la Douceur*.

En composant ce dernier ouvrage , son intention était moins de s'exercer dans le genre oratoire , que d'exposer les inconvéniens d'un caractère trop vif et trop impatient , et de proposer des règles de conduite à ceux qui comme lui pourraient en sentir le besoin. C'était en réfléchissant sur lui-même , sur ce qu'il avait à acquérir ou à réformer , qu'il écrivit ce discours qu'il relisait souvent , et d'après lequel il s'efforçait continuellement de se modérer. Il y réussit assez pour être communément doux et facile à vivre , pour vouloir du bien et rendre service dans l'occasion à ceux qu'il aimait le moins ; mais pour les mots extrêmement piquans qui se présentaient à son esprit dans un premier mouvement , jamais il ne fut assez maître de lui pour les retenir.

L'édition que M. de Lalande avait donnée des Tables planétaires de Halley , la comparaison qu'il en faisait sans cesse avec ses observations , lui fit concevoir l'idée de tables plus exactes , et il entreprit d'en déterminer les élémens. Il commença par Mercure , dont la théorie lui paraissait moins avancée par la rareté des observations. Il sentit d'abord la nécessité de faire lui-même des observations nouvelles , et de tirer tout le parti

possible de celles que les Anciens nous ont laissées. Il se livra donc , avec son ardeur ordinaire , à ce double travail.

Pour la première partie il avait fait construire un observatoire place du Palais-Royal. Il s'y rendait en hiver avant le lever du soleil , pour saisir les instans où Mercure , dégagé des vapeurs de l'horison , ne serait pas encore éclipsé par une clarté plus vive.

Pour traduire les passages de Ptolomée où sont consignées les observations anciennes , il fut obligé de recommencer l'étude du grec qu'il avait un peu négligée.

Ces recherches , suivies avec une constance rare , avec une critique sage et une sagacité qui avait pu remplacer une connaissance plus parfaite du grec , donnerent aux astronomes des Tables plus précises que celles de Halley ; Tables qu'il a travaillé toute sa vie à perfectionner encore , mais qui , dans une occasion importante , n'ont pas répondu à l'opinion qu'il s'en était formée.

Une erreur de plus de quarante minutes sur un passage de Mercure sur le Soleil , lui prouva la nécessité de refondre ses Tables ; il s'en occupa effectivement d'une manière plus complète , et il est à croire , en effet , qu'il a su donner à sa théorie une précision assez grande pour que pareil mécompte soit impossible désormais.

Un travail semblable sur Mars et Vénus lui donna des Tables un peu moins exactes à l'ordinaire , mais qui , du moins , n'ont jamais été sujettes à des écarts aussi remarquables. M. de Lalande avait calculé , dans les Mémoires de l'Académie , les perturbations de toutes les planètes ; mais , par une raison difficile à concevoir , jamais il n'avait appliqué ses formules aux observations ; peut-être croyait-il qu'il suffisait de connaître , à deux minutes près , la marche de deux planètes dont on ne fait pas un bien grand usage.



Les irrégularités singulières de Jupiter et Saturne lui parurent plus dignes d'attention , mais elles étaient de nature à faire encore pendant bien des siècles le désespoir des astronomes les plus habiles. L'explication de ces difficultés , insurmontables alors du moins par les méthodes astronomiques , est une des plus heureuses applications de l'analyse à la physique celeste. Après bien des tentatives , M. de Lalande , convaincu de l'impossibilité de concilier toutes les observations , se bornait à représenter de son mieux les plus modernes. Lambert alla plus loin , en ajoutant aux Tables de Halley des équations empiriques qui avaient au moins le mérite de diminuer beaucoup les erreurs. M. de Lalande faisait peu de cas de ce travail ; il disait qu'avec des moyens pareils , il pourrait faire servir à Jupiter et Saturne les Tables de Mercure et Vénus. Il eut pourtant la modération de parler avec éloge et de l'ouvrage et de l'auteur. S'il s'expliquait avec plus de franchise ou moins de justice avec ses amis , il était excusable : Lambert , dans sa préface , l'avait désigné d'une manière dont il avait raison d'être mécontent , et dont jamais il n'a formé la moindre plainte.

Il montra plus d'une fois la même modération , mais seulement quand il reconnaissait un mérite réel dans le savant qui en était l'objet. Il l'eut pour son confrère Pingré , qui , dans sa Cométographie , n'avait pas témoigné faire beaucoup de cas de la méthode qu'il avait imaginée pour déterminer graphiquement les élémens approchés d'une comète nouvelle.

Quand Maraldi avait abandonné la rédaction de la Connaissance des Temps , Lalande s'était trouvé en concurrence avec Pingré , qui l'eût emporté peut-être s'il n'eût été membre d'une congrégation religieuse , ce qui le bornait au titre d'associé libre et paraissait l'exclure de toutes les fonctions auxquelles était attaché un traitement quelconque.

Lalande obtint la préférence , et depuis , il imprima que l'Académie s'était trompée cette fois , et que la Connaissance des Tems eût été beaucoup mieux entre les mains de Pingré. Il se peut en effet que cet astronome estimable eût mis plus de soin à la partie matérielle des calculs , il avait fait ses preuves dans un *Etat du Ciel* , dont il avait seul composé plusieurs volumes. Mais son ouvrage était rédigé suivant des idées qui n'ont pas prévalu : au lieu que Lalande , en suivant celles de Lacaille , a donné à notre éphéméride astronomique la forme que nous suivons encore et qui est adoptée dans toute l'Europe. Lalande est aussi le premier qui ait fait de cet ouvrage une espèce de journal où l'on ne se borne pas à annoncer les phénomènes , mais dans lequel on publie les observations , les formules , et tout ce qui peut assurer les progrès ou faciliter les calculs de l'astronomie pratique ; ainsi , malgré l'aveu modeste de Lalande et le mérite réel de son respectable concurrent , nous n'hésitons pas à féliciter l'Académie du choix qu'elle fit alors.

M. de Lalande ne montre pas moins d'impartialité et plus de désintéressement encore dans les éloges qu'il a faits des ouvrages d'un autre confrère , savant aussi aimable que profond , mais qui paraissait s'être attaché à tous ses pas pour le combattre , le réfuter et lui prouver solidement les inexactitudes qu'il pouvait commettre par trop de précipitation ou de légèreté.

Lalande avait exposé avec détail une méthode trigonométrique qu'il tenait de Lacaille , et que ce savant , éminemment distingué , n'employait que pour l'annonce des éclipses.

Du Séjour (dans ses mémoires et son traité analytique des mouvemens des corps célestes) démontrera fort bien les erreurs de cette méthode , mais qu'importe au fond si un point de la courbe des phases , point qui ne peut guères tomber que dans le voisinage des pôles , sera un point multiple

comme Lacaille le supposait dans ses cartes, ou s'il y aura en effet trois points séparés et placés à une petite distance dans la Laponie ou les Terres Australes ? Les astronomes ne doivent-ils pas réserver leur patience et leurs calculs pour des occasions plus importantes ?

De Lalande avait écrit sur l'anneau de Saturne dont il annonçait une disparition prochaine : il donnait pour calculer ces phénomènes une méthode expéditive, susceptible de quelques améliorations ; il est vrai, mais toujours suffisante. Du Séjour traita la matière plus savamment ; les géomètres prirent avec raison ses formules et ses idées sur les racines de l'équation du problème, mais on peut faire tout aussi bien d'une manière incomparablement plus courte, qui ne serait plus tout-à-fait celle de Lalande.

Voltaire, d'après Newton, avait dit, en parlant des comètes, que ces astres passagers qui pourraient causer les catastrophes les plus terribles, s'ils venaient à rencontrer la Terre sur leur chemin, paraîtraient placés par le créateur de manière à rendre cette rencontre absolument impossible. De Lalande n'ayant rien de mieux à faire à la campagne, se mit à examiner si les orbites connues ne pourraient pas subir des perturbations capables d'amener un choc réel : il crut en entrevoir la possibilité, et sans rien prédire, il se contentait de conclure que le raisonnement sur lequel Newton avait voulu fonder notre sécurité, n'était rien moins que solide. Ce mémoire auquel l'Académie et l'auteur même n'attachaient pas une grande importance avait été mis sur la liste des lectures d'une assemblée publique, mais il y était à la dernière place, et les bornes de la séance en privèrent les auditeurs qui le regretterent. Quelques personnes en donnèrent à leurs voisins une idée imparfaite qui se dénatura bien vite en passant de bouche en bouche. Dès le même soir le bruit se répandit qu'une comète allait briser la Terre ; de Lalande l'avait dit, personne ne s'avisait d'en douter, et le lendemain la terreur était

telle que le lieutenant de police fit demander à de Lalande une explication : la conclusion fut qu'il fallait imprimer le mémoire qui avait causé tout ce désordre ; quand il fut public , on refusa d'y croire ; on se persuada que l'auteur l'avait altéré pour diminuer la terreur d'une catastrophe à laquelle on ne voyait d'ailleurs aucun moyen de nous soustraire. Ces craintes ridiculesse renouvelèrent à diverses époques non pas avec autant de force , mais toujours on en faisait honneur à de Lalande auquel on attribuait également toutes les prédictions véritables et supposées ; il avait bien quelques reproches à se faire en ce genre , mais il ne donnait ses annonces que comme des probabilités sans s'inquiéter assez si la partie ignorante du public ne les convertirait pas en certitudes.

Du Séjour ne manqua pas une si belle occasion d'écrire contre de Lalande , et c'est dans son traité des comètes qu'il l'attaqua plus directement. Mais cette lutte entre le géometre et l'astronome ne les empêchait pas de se voir avec plaisir à l'Académie et dans les sociétés , et de se faire réciproquement l'envoi de leurs ouvrages.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser tant de travaux , nous devons nous borner aux plus intéressans. De ce nombre est une dissertation sur la longueur de l'année , qui fut couronnée par l'Académie de Copenhague. L'auteur y passe en revue toutes les observations qu'il a jugées les plus propres à nous faire connaître le mouvement de la Terre. Quoiqu'il ait composé ce mémoire avec tout le soin que réclamait l'importance du sujet , l'un des points fondamentaux de l'astronomie , il paraît avoir moins bien réussi que Lacaille qui l'avait traité avant lui , mais beaucoup mieux que Mayer dont les Tables étaient alors préférées par les astronomes.

La rotation du Soleil sur son axe est un point moins important. C'est un fait bien curieux sans doute , et qui ne saurait être indifférent dans le système du Monde , que ce mouvement et l'in-

clinaison de l'axe autour duquel il s'accomplit ; mais la durée précise de cette révolution et la grandeur de cet angle ne sont d'aucune conséquence , et n'entrent jusqu'ici dans aucun de nos calculs. Il est dans toutes les sciences un luxe permis , un *superflu* qui peut avec le tems devenir *chose très-nécessaire*. On ne s'étonnera donc point de voir M. de Lalande faire de cette rotation le sujet d'un grand mémoire où toutes les parties du problème sont traitées avec l'étendue convenable. Sa méthode pour ces calculs est , comme toutes ses autres méthodes , indirecte , mais expéditive. Du Séjour a , suivant sa coutume , aussi donné du problème une solution beaucoup plus rigoureuse , mais dans laquelle il a sans nécessité doublé tout le travail. Ce qui distingue particulièrement le mémoire de Lalande ; ce qui le fera toujours rechercher , c'est l'emploi qu'il a fait des divers retours d'une même tache , pour déterminer plus exactement la rotation que l'on tirait ordinairement d'observations faites à peu de jours d'intervalle. Nous ne parlerons pas de ses idées sur la nature et la formation de ces taches , quoiqu'aussi plausibles au moins que beaucoup d'autres ; mais qui n'étant du ressort ni de l'observation , ni de l'analyse , ne peuvent avoir pour l'astronomie , ni certitude , ni importance.

C'est dans ce mémoire que M. de Lalande a donné comme une conséquence probable de la rotation , un mouvement de translation dans l'espace , qui deviendrait bien plus important s'il venait à se manifester , comme l'ont déjà soupçonné plusieurs astronomes , et particulièrement M. Herschel , qui en a fait la matière de plusieurs mémoires.

Les ouvrages auxquels M. de Lalande a négligé de donner toute la perfection , qu'il pouvait y mettre en s'occupant plus à fond et plus longtems du même objet , ont toujours le mérite d'être des répertoires fort amples de faits intéressans ; c'est l'avantage de son traité du flux et du reflux de la mer , où l'ana-

lyse a trouvé des matériaux précieux pour un travail plus complet, qui a conduit à des conséquences quelquefois différentes de celles que M. de Lalande en avait déduites.

Nous ne ferons qu'indiquer les descriptions qu'il a données dans le recueil de l'Académie de sept arts différens tous éloignés des objets de ses méditations habituelles, et que cette raison même nous a dispensés de lire. Nous laisserons aux ingénieurs le soin de juger un grand traité des canaux, dont il ne s'est pas assez constamment occupé pour en faire un ouvrage complet, surtout en ce qui concerne la théorie ; mais la partie descriptive en est curieuse, surtout pour ce qui regarde le Canal des deux mers qui lui a fourni l'occasion de composer son traité.

Nous parlerions plus volontiers de son voyage d'Italie, dont il a fait deux éditions, et dans lequel il ne s'est pas amusé, comme tant d'autres voyageurs, à donner carrière à son imagination, ou à faire de l'esprit sur cette contrée, véritable patrie des arts modernes, qui possède encore tant de modèles antiques, tant de monumens, tant de restes précieux et si riche en grands souvenirs. Il a voulu donner aux voyageurs un guide sûr, un répertoire fidele, et c'est ce qui a fait le succès de ce livre, où l'on trouve encore un tableau soigné de l'état des sciences en Italie, et une collection de plans, des principales villes, dûs en partie à ses soins, et qu'on chercherait vainement ailleurs.

M. de Lalande se reprochait quelquefois ces ouvrages comme des infidélités qu'il avait faites à l'astronomie. Il se rapprocha de cette science en publiant un abrégé historique et pratique de navigation, où il expose d'une manière lumineuse beaucoup de choses utiles, qu'on regrette de ne pas trouver dans plusieurs des nombreux traités que nous avons sur le même sujet. Le sien est enrichi d'une grande table pour trouver l'heure en mer par la hauteur des astres ; table qui est en entier l'ouvrage de M^{me} de Lalande, sa niece.

Il travailla plus particulièrement pour les astro-



mes , en composant le Dictionnaire d'astronomie de l'Encyclopédie méthodique , en publiant sa Bibliographie , catalogue , utile et commode de tous les ouvrages qu'ils peuvent avoir besoin de consulter. Les articles principaux y sont suivis de notices , que l'on regrette de ne pas voir en plus grand nombre. C'eût été véritablement une chose bien curieuse , que de trouver à la suite de chaque titre un précis clair de ce que l'ouvrage renferme de véritablement neuf en observations , remarques , idées ou théories qui ont été des progrès réels. L'astronome pourrait distinguer les livres dont il doit rechercher l'acquisition , ou se procurer la lecture. Il les séparerait ainsi de cette foule d'ouvrages qui n'ont fait que se répéter les uns les autres , et qui ne feraient qu'embarrasser une bibliothèque.

L'ouvrage , tel que nous le concevons , aurait exigé bien plus de tems et de soins. Mais comme il ne pourrait être fait que par un astronome consommé et d'une vaste érudition , nous regrettons que M. de Lalande n'ait pas choisi de préférence cette occupation et cet amusement pour sa vieillesse. Nul ne pouvait aussi bien que lui remplir cette tâche , d'autant plus qu'il avait rassemblé pour son usage tous les livres qui auraient mérité ces notices particulières. Sa collection , la plus complète peut-être qui existe en Europe pour les livres d'astronomie , va probablement être bientôt dispersée ; il est à désirer du moins que nos établissemens publics ne laissent pas échapper l'occasion de s'enrichir des choses importantes , ou simplement curieuses qui peuvent leur manquer.

Il nous reste à parler de son principal ouvrage , de celui qui est comme un résumé de tous ses travaux , de son *Astronomie* , dont il a donné trois éditions , et dont il avait préparé la quatrième.

Quoique nous eussions en ce genre des livres fort estimables , tels que ceux de Cassini , Le-

monnier et Lacaille , et quoique depuis , M. Schubert ait publié en allemand un traité fort étendu , celui de M. de Lalande est encore l'école et le manuel des astronomes. Aucun autre n'a rassemblé tant de faits , tant de méthodes usuelles. Plusieurs de ces méthodes ont vieilli , elles sont remplacées par des moyens plus exacts et plus géométriques. Mais quoiqu'il arrive , cet ouvrage restera comme le tableau fidèle des connaissances astronomiques depuis 1760 jusqu'à 1792.

En tout tems les astronomes liront les livres de Ptolomée , de Copernic , de Kepler , et le traité de Lalande , et sur-tout ce dernier qui a beaucoup d'égards , peut remplacer tous les autres. Si l'auteur n'a pas comme Copernic et Kepler , eu de ces idées grandes et neuves qui changent la face de la science , il en a du moins exposé avec netteté les progrès auxquels il a lui-même contribué ; il a beaucoup plus de ressemblance avec l'astronome d'Alexandrie.

Ptolomée paraît avoir peu observé lui-même ; il s'appuie continuellement sur Hipparque. M. de Lalande n'a pas observé beaucoup davantage , si ce n'est pendant son séjour à Berlin et dans les premières années de son admission à l'Académie. Lacaille et Bradley étaient ses Hipparques ; il tirait d'eux principalement les faits dont il avait besoin pour ses théories. Comme Ptolomée , il s'occupa beaucoup de planètes et sur-tout de Mercure. S'il ne regne pas aussi long-tems que Ptolomée dans les écoles , si ses ouvrages ne sont pas commentés et reproduits sous toutes les formes , ce n'est pas qu'ils ne fussent plus dignes d'un pareil honneur ; la différence viendra seulement de ce qu'après Ptolomée , la science fut stationnaire pendant quatorze siècles , et qu'elle a pris de nos jours un essor qui ne peut s'arrêter de long-tems. En profitant , comme Ptolomée , des travaux de ses devanciers ou de ses contemporains , il a , comme lui , rendu hommage à tous ceux dont il avait emprunté ses maté-

riaux. Si l'astronome grec ne cite jamais qu'avec la plus grande estime cet Hipparque, que, d'après son témoignage, nous regardons comme le plus grand astronome de l'antiquité, M. de Lalande n'a pas été moins juste envers Lacaille; et non-content de marquer cette reconnaissance au plus illustre de ses maîtres, sa bienveillance étendait ce tribut à ses élèves, à tous ses collaborateurs. Ptolomée n'a laissé aucun disciple; Lalande a peuplé des siens une partie des observatoires de l'Europe. Il en cherchait partout; il notait comme des jours heureux ceux où il en rencontrait qui donnassent des espérances; il ne négligeait rien pour les faire connaître et commencer leur réputation; ce qu'il avait reçu de Lemonnier, il le rendait avec usure à ceux qu'il avait formés; il les citait comme les meilleurs de ses ouvrages. Jamais les succès des autres ne lui ont donné la moindre jalousie et personne jamais n'a loué plus franchement ses émules. Nous lui devons Méchain; il avait formé d'Agelet, pour lequel il avait obtenu un mural et l'observatoire de l'Ecole Militaire. Quand d'Agelet eut partagé le malheureux sort de la Peyrouse, nous n'espérions guères qu'on pût reprendre la description qu'il avait commencée de tout le ciel; cette perte fut heureusement réparée; de Lalande élevait un neveu qui a terminé ce que d'Agelet n'avait pu qu'ébaucher. Si le plan de cet immense catalogue d'étoiles, si les moyens d'exécution avaient été préparés par l'oncle, le travail en entier est dû à ce neveu qu'il eut pour confrère à l'Institut et pour successeur au Bureau des longitudes.

Quoique d'une complexion naturellement faible, M. de Lalande a pourtant joui d'une santé généralement bonne. En 1767, un travail forcé lui avait causé une jaunisse et un dépérissement qui lui faisait envisager une dissolution prochaine à laquelle il se résignait avec tranquillité; l'exercice du cheval lui rendit la santé; la diète; l'eau, les longues courses composaient toute son hygiène: la persévérance

avec laquelle il suivait ce système à plus d'une fois allarmé ses amis qui craignaient de le voir périr par excès de faiblesse et d'inanition. Menacé depuis trois ans , ou plutôt attaqué d'une phthisie pulmonaire , il sortait tous les jours seul à pied , par les tems les plus rigoureux ou les plus humides , quoique dans l'état d'épuisement auquel il était réduit , ces courses fussent pour lui aussi pénibles qu'elles étaient dangereuses ; sans ces imprudences , il eût pu prolonger de quelques années sa carrière ; mais les ménagemens en tous genres lui ont été toujours trop étrangers ; au moral sur-tout il les regardait comme indignes d'un homme et d'un philosophe. Il ne dissimulait donc aucune de ses pensées , et pour les exprimer il faisait toujours choix des mots les plus énergiques. En récapitulant quelquefois ses imprudences , il comptait les ennemis qu'elles avaient dû lui faire. Dans ce nombre , il eut l'injustice de ranger quelques confreres , Borda et plusieurs autres savans très-distingués qui lui étaient sincèrement attachés , quoiqu'ils eussent plus d'une fois combattu ses opinions. Pour les autres adversaires qu'il pouvait avoir et qu'il avait quelquefois provoqués , ceux-là n'ont jamais troublé son repos ; leurs critiques et leur malveillance ne pouvaient l'atteindre ; indifférent aux satires , il ne l'a jamais été aux louanges ; il convenait lui-même qu'il les recevait avec plaisir et une sorte d'avidité. Un astronome avait placé dans un observatoire d'Italie , son buste en marbre de Carrare , et dans une lettre imprimée il l'appelait *il dio dell' astronomia* ; quoiqu'il trouvât lui-même l'éloge un peu fort , il ne cachait pas combien il en était flatté. Dans un voyage de Gotha , il eut la satisfaction de voir les astronomes de différens Etats s'empresser à venir lui apporter leurs hommages , comme à leur maître et à leur patriarche. Un des momens les plus délicieux de sa vie , a été celui où , dans une séance publique de l'Institut , à l'occasion des services qu'il avait eu le bonheur de rendre

aux sciences et à plusieurs savans, l'un de nos confreres lui rendait à lui-même un témoignage honorable, confirmé à l'instant même par l'assemblée toute entière, et suivi des plus vifs applaudissemens. Il fut donc heureux jusqu'à la fin de sa vie. Quelques heures avant sa mort, il se fit lire la lettre par laquelle S. Exc. le ministre de l'intérieur annonçait à l'Institut le don de la statue de d'Alembert, que lui faisait son auguste protecteur, pour en orner le lieu de ses séances; quelques heures plus tard, il eût encore éprouvé une satisfaction bien vive s'il eût pu recevoir la lettre par laquelle M. Olbers lui annonçait une nouvelle planète. Pour la quatrième fois il eût vu la médaille qu'il a fondée pour le progrès de l'astronomie, récompenser une de ces découvertes autrefois sans exemple, et qui ont signalé le commencement du dix-neuvième siècle.

Sentant que sa fin approchait, il employa ses derniers momens à donner à ses enfans adoptifs ses instructions, et tous les renseignemens qui pouvaient leur être utiles, conservant un sang-froid, une netteté dans les idées, et la même présence d'esprit qu'il aurait pu montrer dans les circonstances les plus ordinaires et les plus indifférentes. *Je n'ai plus besoin de rien*, leur dit-il, en exigeant d'eux qu'ils allassent se reposer, ce furent ses dernières paroles. Peu de momens après on entendit un léger mouvement, on approcha, il avait cessé de vivre le 4 avril 1807 au matin, à l'âge de soixante-quinze ans moins trois mois et quelques jours.

M. de Lalande était bon, humain et bienfaisant; il savait obliger de la manière la plus délicate, et trouver le moyen de déguiser le bienfait. Pour servir ses amis, jamais il ne considéra le danger, ne manqua jamais une occasion, et ne craignit pas de se rendre importun. Il eut un caractère fortement prononcé qui donna plus de relief à ses vertus et à ses défauts. Ses défauts venaient

tous de l'exagération d'une qualité recommandable. Dans l'ardeur qui le portait à répandre les lumières, il oublia que pour l'intérêt même de la science, il ne faut pas trop la prodiguer, et que ceux là seulement savent profiter d'une leçon qui ont le courage de la rechercher. Il était trop avide de renommée; mais cette avidité même a contribué puissamment à tout ce qu'il a fait de bien. Donnez-lui plus de circonspection, plus de retenue et moins de vivacité; ôtez-lui quelques-unes de ses imperfections; diminuez un de ses défauts, vous en ferez un homme plus ordinaire, moins critiqué, mais aussi beaucoup moins utile.

[EXTRAIT DES N^{OS} 10 ET 11 DU MONITEUR, AN 1808.]

